

HUBERT HADDAD

LA SYMPHONIE
ATLANTIQUE

Roman

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La citation de la page 141 est extraite de l'*Edda poétique*,
dans la traduction de Régis Boyer (Fayard, 1992).

La couverture de *La Symphonie atlantique*
a été créée par David Pearson.

© Zulma, 2024.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



PREMIÈRE PARTIE



*Deux musiciens s'en sont venus
Des forêts, du grand loin
L'un d'eux est fort amoureux
L'autre aimerait bien l'être*

*Ils sont là dans le vent froid
Chantent et jouent sur leur violon
Un enfant pris de douce rêverie
Viendrait-il pas à la fenêtre*

JOSEPH VON EICHENDORFF

I

Il neigeait depuis l'aube sur Ratisbonne. Les tours de la cathédrale, gommées par cette brumaille cotonneuse, se distinguaient à peine des vastes massifs boisés en couronne qu'on peut voir des fenêtres surplombantes, depuis la rive ouest du Danube, de l'autre côté du vieux pont de pierre, dans le quartier insulaire de Stadthof. Nouvellement rattachée à la ville, cette ancienne commune que les Français brûlèrent à l'époque impériale semble d'aucune époque, ou plutôt d'aucun temps. Une bourgeoisie confortable, de longue date acquise au style Biedermeier exaltant les bonheurs modestes, y vivait à l'écart.

Ce matin-là, effrayée par les tourbillons livides entre les tours et les clochers, Maria-Anke envisagea de confier son fils à Handa Meyersohn, une étudiante en musicologie au Conservatoire. Handa demeurait seule sous les toits, trois étages au-dessus de chez elle, au 17 Gebhardstraße, dans une pièce unique assez vaste chauffée par un poêle

de masse en carreaux de céramique. Outre le lit d'alcôve et un piano demi-queue presque aussi grand, la chambre était meublée d'une table bureau et de deux chaises de ferme pailées, d'un buffet vaisselier dont les étagères servaient de bibliothèque et d'un évier en porcelaine à motifs bleu passé. Il y avait aussi la vieille horloge murale à coucou de style Forêt-Noire jamais remontée et sans doute hors d'usage. À peine eurent-ils été invités à entrer, le petit Clemens en larmes s'était jeté dans les jupes de la jeune fille, étreignant ses deux genoux sous l'étoffe. Au moindre défaut d'attention de sa mère, une informulable intuition l'envahissait comme si le monde devait se détacher de lui à jamais. Positivement distraite, Maria-Anke s'était approchée de la fenêtre donnant sur un panorama de prés et de faîtages enneigés, d'eaux vives brouillées par l'averse blafarde et de ces blancs houppiers de conifères qui dominent de leur révérence l'obscur râble des massifs forestiers. Si lourds de menaces, les paysages d'hiver demandaient à se délier, à s'ouvrir aux lointains, à laisser vaciller les espaces dans la pauvre lumière pour ne pas s'abattre sur vous comme une patte d'ours.

— Quelle vue magnifique ! dit-elle d'une voix qui ne voulait rien trahir de son trouble. Cle-

mens ne vous dérangera pas trop, il me l'a promis, prêtez-lui un livre d'images ou bien votre jeu de cubes en bois, celui des quatre saisons.

— Ne vous inquiétez pas, Frau Oberndorf, Clemens et moi, nous nous entendons très bien, il me raconte ses rêves et j'en fais des histoires, ce qui l'amuse beaucoup...

Maria-Anke eut un moment d'arrêt, le nom marital qu'elle-même prononçait sans y penser d'ordinaire sonnait désagréablement à ses oreilles, comme si on l'assignait à une identité désobligeante. Elle échangea un regard étonné avec l'étudiante tandis que l'enfant détaché de ses jupons alla pianoter trois notes sur le clavier.

— Je ne m'inquiète pas, dit-elle. D'ailleurs je ne serai pas longue...

Dehors, sous une voûte mouvante de brume floconneuse que les réverbères encore allumés rendaient phosphorescente, Maria-Anke aspira à grands traits la glace de l'air. Une présence l'avait éveillée soudain dans la nuit. Elle s'était précipitée dans la chambre de Clemens. Ses boucles blondes éparées, les avant-bras relevés, une main sous la joue, il dormait arc-bouté par quelque force invisible, comme un souffle de tempête dans les ailes d'un oiselet. Elle avait posé ses mains

brûlantes de sommeil ou de fièvre sur ses petites épaules avant de rajuster la couverture de laine ; ses membres fluets s'étaient aussitôt détendus, la paupière gauche légèrement relevée : il y brillait une fine lueur, à peine un rai d'étoile. Clemens était de ces enfants qui peuvent s'assoupir les yeux grands ouverts. Repoussant à demi la porte, tranquilisée, elle s'était approchée d'une des trois hautes fenêtres du salon et comprit son effroi : au gré du vent, de fins doigts de cristaux de neige amalgamés tapotaient le carreau. Avec ses pesantes tentures et ses rideaux doublés de soie rouge, ses vieux miroirs en verre de cristal assombri, son mobilier noir ébène de noyer brûlé ou d'orme teint, l'appartement désert semblait appeler les présences. C'est, on peut croire, un des motifs qui avaient poussé Maria-Anke hors de chez elle malgré l'intempérie, après avoir confié son fils à l'étudiante. Rien de plus effrayant que la discrétion des fantômes, leur souffle mal retenu, quand le silence l'emporte sur les vivants.

Sous le banc de brouillard qui débordait du fleuve et que la neige pénétrait languissamment, la ville était comme amortie. Personne à cette heure sur l'antique pont de pierre, mais on ne distinguait rien des contreforts soutenant les seize arches depuis la tour-porte de Stadtamhof

et moins encore l'autre rive : le Steinerne Brücke immaculé dans la grisaille ne pouvait mener qu'à l'effacement. Coiffée d'un chapeau cloche en coton ciré qu'elle retenait d'une main, la jeune femme s'y engagea sans réfléchir. Le craquement de ses pas sur la blancheur givrée la terrifia, songeant qu'elle était la première à s'y aventurer en ce nouveau jour, qu'elle brisait des scellés, qu'un tel édifice ne pouvait exister qu'en rêve, passerelle de spectres par-dessus les tourbillons écumeux. Impossible à ce moment d'envisager l'issue, là-bas, où la statue accroupie de l'architecte regarde le ciel depuis un bon millénaire tandis que les générations passent comme l'eau noire sous les arches ; impossible non plus de faire volte-face, ce serait exhiber aux yeux de tous une intolérable faiblesse : ses empreintes ne devaient pas la trahir. Quelque chose dans l'air amplifiait les moindres sons. La neige à chaque pas faisait un bruit de bois sec qu'on brûle. Maria-Anke se sentit défaillir et posa une main gantée sur le parapet avec, un instant, l'impression vertigineuse de traverser la pierre. Considérant la forme de sa paume, elle songea aux indices d'une vie juste après qu'elle cesse : un lit défait, la cigarette qui se consume, le rouge à lèvres au bord d'un verre, menus sillages d'écume en adieu. Sous elle, entre deux piles du pont, le

fleuve grondait sourdement. Au creux des brumes, le flux obscur précipitait la chute molle des flocons soudain aimantés. Maria-Anke éprouva une pareille attraction dans cette poix immatérielle où tout pouvait s'évanouir sans retour. Elle ferma les yeux et s'agrippa pour ne pas tomber. La peur à nouveau noua ses entrailles. Comme enlisée à mi-parcours, elle chercha un appui hors du monde et vit à travers ses larmes un petit visage lui sourire. Il lui fallait reprendre sa marche forcée vers l'autre rive.

Les cloches de la cathédrale Saint-Pierre tintèrent, là-bas, étouffées tant par le brouillard que par l'espèce d'*ostinato*, de basse obstinée des eaux fluviales toujours neuves sous le pont médiéval somme toute moins ancien que la chorale d'enfants de la cathédrale de Ratisbonne, renouvelée siècle après siècle, de génération en génération, devant le maître-autel. Qu'il neige, vente ou tonne, Maria-Anke ne pouvait manquer la célébration d'un matin de Dieu, persuadée qu'une seule interruption au rituel eût déclenché des cataclysmes. Le pont piétonnier de Ratisbonne était propice aux ritournelles mentales : si chaque pas valait un jour, il lui aurait fallu une année pour le traverser. Et si elle y croisait l'aveugle aux lunettes fumées, le faux mendiant de la

Gebhardstraße, ou quelque chemise brune avinée chantant *heidi, heido, heida, ha ha ha*, son devoir serait de rebrousser chemin jusqu'à la tour-porte au versant nord de Stadthof et de repartir dans la bonne direction une fois le pont évacué. Jamais la neige ne l'avait entravée qu'il y eût ou non motif, même grosse de congères la neige était son alliée, l'indice fastueux d'une indulgence céleste. Étapes ou relais d'une sorte de course d'obstacles obligée, ces contraintes ineptes toutefois l'épuisaient ; sans doute trouvait-elle une certaine paix intérieure dans cette fourbure réitérée et, la nuit venue, une vacuité proche du profond sommeil.

À l'heure du service divin, au voisinage du maître-autel, elle voyait toujours tomber la neige sur les visages et les emblèmes. La cathédrale l'abritait au moins du froid. Du fond même de son impiété naissait là une quiétude d'espèce inconnue, comme si son manque de foi était submergé par l'attrait d'un spectacle sans dénouement, *éternellement, éternellement...*

II

Dans le règne humain, on devient adulte par une sorte de nymphose. Mais il y a des enfants à vie qui, même vieillis, garderont sur les choses un regard toujours neuf, la lumière du jour aura pour eux seuls un étrange pouvoir d'éveil, proche d'un autre monde. C'est ce que se disait Handa lorsqu'elle jouait et rejouait la partition manuscrite laissée par son frère aîné sur le pupitre de ce même piano demi-queue le soir de se tuer, à trois lieues de la maison de famille de Löffingen, une grosse bourgade falote en Haute-Forêt-Noire, dans la défunte province de Hohenzollern. Il y avait huit ans de cela, mais lorsqu'elle interprétait de tête cette sonatine intitulée *La nuit du fou ou les sonneurs de l'ancien monde*, le visage entier de Lazer lui apparaissait avec tant de force expressive qu'elle manquait défaillir entre *allegro* et *andante* et devait reprendre ses esprits pour atteindre le finale. Légué par Lazer, son frère disparu, le piano lui semblait tout empreint de son intime pré-

sence : c'était lui, sa manière de jouer, les moindres intonations de sa voix, l'accent particulier de ses mains effleurant le clavier, la forme aimante de ses gestes quand il se penchait sur l'instrument. En jouant la sonatine, elle ne faisait qu'entrer en lui comme dans un habit de résonances. Lazer avait aimé passionnément la vie, les gens, sa petite sœur Handa. Son exaltation assombrie par on ne sait quel présage la terrifiait sans qu'elle pût se l'expliquer. Il la regardait tour à tour avec joie et désespoir, traversé par une brusque révélation dont l'enjeu lui échappait encore. Il disait alors : « Comment aimer ? C'est impossible, si l'on ne risque pas de tout perdre ! » Huit années ont passé sur sa tombe tandis que le ciel des vivants a pris de mauvaises teintes d'orage. Les morts, c'est bien connu, échappent aux soucis de l'histoire, petite ou grande. Dorénavant, il lui fallait vivre sans passion ni grand frère. À vingt-deux ans, repliée dans la plus discrète des solitudes sous des dehors exagérément francs et amènes, Handa s'accordait comme d'un oracle des petits hasards de la vie. L'inéluctable la guidait par effleurements et confidences, avec en écho lointain une sonatine d'un autre temps, celui des rêves ou du passé. La musique habite un monde inaccessible, elle est comme l'âme des absents. Handa ne pouvait

se défaire de l'idée qu'un lien furtif, pareil aux notes d'une mélodie, s'attache à la succession plus ou moins relâchée des événements. D'une pâleur insolite, le bleu des pupilles si délavé que le regard s'y perdait, la dame de l'étage noble l'avait croisée quelquefois dans l'escalier, avec cette distraction ordinaire envers le voisinage des rues et des paliers, jusqu'au jour où, trois marches plus bas, perdant l'équilibre et se rattrapant à la rampe, elle voulut aussitôt escamoter cet instant de faiblesse.

— Excusez-moi, s'était-elle écriée le souffle un peu court, nous ne nous sommes jamais présentées, un petit salut de la tête en passant puis hop ! Depuis le temps que nous nous croisons dans cet escalier... Dites, ne serait-ce pas vous, des fois, la jeune fille au piano ?

C'est ainsi que Frau Oberndorf et son fils entrèrent dans la ronde des événements lilliputiens qui trament la destinée. Invitée à prendre le thé le jour même à dix-sept heures, Handa une fois chez elle avait connu une brève panique en cherchant des yeux la petite attention qui sauve de l'imprévu, quelque fleur, une friandise, un illustré pour l'enfant, et finalement redescendit les trois étages à l'heure dite fâchée de son embarras et les mains vides. Sa voisine inconnue l'avait accueillie avec toutes les bonnes grâces d'une personne habi-

tuée à recevoir mais sous un masque d'impavidité que sa pâleur rendait saisissant. Sa belle main mollement tendue au bout d'un long bras qui lui sembla s'étendre démesurément, Maria-Anke dirigea aussitôt Handa vers un divan de cuir noir à l'autre extrémité du salon. Un garçonnet d'une blondeur de blé mûr, la figure semée de taches de soleil et les yeux pénétrés d'un bleu mourant d'aurore surgit dans l'entrebâillure d'une porte double incurvée donnant sans doute sur la salle à manger.

— Et voici le jeune Clemens ! s'exclama avec une pointe d'hésitation Frau Oberndorf. Aussi vrai que je suis sa génitrice...

À cinq ans passés, dans son retrait d'enfant unique auprès d'une mère chavirant sans cesse entre exaltation et langueur, Clemens s'était adapté à ces variations d'humeur au prix d'une secrète détresse déguisée en étourderie : trébuchant dans les franges d'un tapis rond sur lequel reposait une table cylindrique de salon en palissandre à motifs de flambeaux et de carquois, il alla s'affaïsser par-dessus les jambes de Frau Oberndorf, qui l'accueillit en riant.

— Quel maladroït ! Je jurerai que ce tapis est le prétexte à un gros câlin, *eine große Umarmung*...

Une servante en tablier vint déposer sans hâte

le service à thé, solide fille de ferme aux joues sanguines et couperosées qui jetait un peu partout des coups d'œil fouineurs comme si elle était à la recherche d'une poule.

— C'est bon ! cria presque sa maîtresse, ajoutant avec gaieté après son départ : Elle est sourde comme un pot, *stocktaub* ! Mais pas muette, malheureusement.

Handa remarqua la pupille scintillante de larmes de l'enfant qui, la tête à demi enfouie dans le giron maternel, l'observait fixement, inquiet du mystère de sa présence.

Frau Oberndorf était fort confiante au contraire, cette toute jeune voisine évidemment cultivée – sa virtuosité au piano tenant lieu de gage – pourrait bien devenir une alliée utile, voire une confidente. Son fils avait besoin d'une personne qualifiée, l'école publique ou privée étant inenviable en ces temps inclements. Une étudiante en musicologie, plutôt isolée et vêtue sans grands apprêts, devrait pouvoir s'accommoder d'un petit apport financier contre quelques heures de garde quotidiennes. Clemens savait déchiffrer les mots, soustraire et additionner, dessiner à main levée un cercle parfait, mais il fallait étoffer ces rudiments, l'initier au solfège par exemple. Depuis qu'elle avait fourré le précieux violon de son défunt père

en haut d'une armoire, sous une pile de vieux draps brodés, Maria-Anke Oberndorf s'était dépassionnée méthodiquement de la musique, privant son fils d'une tradition familiale.

— ... Clemens est livré à lui-même, vous comprenez, la compagnie d'autres enfants lui manque. Mais comment faire ?

Handa l'avait écoutée sans grande attention, captivée par ce visage de faïence au regard de noyée, aux traits si purs, translucides, proches de l'effacement. Tout à fait comme elle avait imaginé l'Olympia de *L'Homme au sable*, la belle automate, à la lecture du conte d'Hoffmann. L'enfant de son côté était accaparé par l'exploration d'un univers parallèle, entre les pieds de chaises et de tables, forêt torse où se dissimulait Bagheera, la panthère noire, en lutte inexpiable contre une tribu de singes. Par instants, il relevait le nez le long d'un mollet fuselé jusqu'aux mains pâles des deux femmes qui semblaient agiter des marionnettes invisibles.

— Nous avons des lois, disait sa mère, tout cela n'est pas possible, ils n'oseront pas...

— On les laisse faire, répliqua la maigre inconnue. Tout le monde se réjouit, ça chante faux partout.

— Les gens ont peur, ils ne comprennent pas...

— À Berlin, il y a des parades en uniforme noir. On dit que les voyous des milices ont pillé les armureries, que la police et l'armée ferment les yeux. Tout bascule, plus de foi ni d'espérance...

— Ça ne durera pas, c'est une maladie passagère, une grosse indisposition tapageuse.

Clemens ne comprenait rien à tous ces mots, mais il avait remarqué l'agitation des mains qui se nouaient et dénouaient d'un côté et pianotaient dans le vide de l'autre. Inquiet, il se détourna et c'est à quatre pattes qu'il alla rejoindre Bagheera, la panthère noire, parmi les piètements et jambages du mobilier, ersatz de jungle pour l'enfant qui ignorait presque tout du monde extérieur, captif d'une mère tourmentée et d'une bonne dame sourde toujours à ses fourneaux. Frieda parlait haut toute seule sans même s'en rendre compte. C'était une distraction quand elle chassait la poussière à l'aide d'un plumeau de fortune constitué d'un manche de martinet et d'un bouquet de plumes de casoar pris au mirliton d'un ancêtre membre de la Schutzpolizei. Descendante équivoque d'une famille de fonctionnaires prussiens, Frieda avait reçu par compensation d'autres trophées inutiles qu'on alloue obligeamment aux déshérités. Outre le shako, elle avait recyclé en jardinière pour ses fines herbes un casque à pointe

modèle 1894 en laiton. L'agitation de la rue la laissait impassible, s'inquiète-t-on pour un chahut d'écoliers ? D'ailleurs elle n'entendait rien, hormis les fracas de la Grande Guerre, à peine quinze ans plus tôt, du fond d'une mémoire figée comme un album racorni où pâlissent les portraits des sujets mâles de la parentèle, presque tous morts au champ d'honneur. « *Auf dem Feld der Ehre ! Auf dem Feld der Ehre !* » grommelait-elle alors. Et elle partait à chantonner d'une voix cabossée de sourde la ritournelle à la mode :

*Sur la lande fleurit une petite fleur
Et elle s'appelle Erika
Cent mille petites abeilles avec ardeur
S'empressent autour d'Erika*

Entre ces deux dames, la vieille ronchonnette aux mains pâtissières et *liebe Mama* toujours enfuie, Clemens n'avait que le chat Ritter avec qui s'expliquer, un siamois fort âgé aux yeux vairons sans goût pour les aventures hors de sa panier en rotin installée sur une console entre la cheminée et l'une des fenêtres afin qu'il puisse profiter de la vue sur la rue et du spectacle épisodique des braises. Lui au moins l'écoutait sans ciller ni bâiller, les yeux dans les yeux, d'un air compréhensif. « Clemens

a très peur pour *liebe Mama*, elle a l'air morte des fois, vraiment malade, et puis où va-t-elle toute seule, il y a des loups dehors, elle me l'a dit, les loups hurlent des fois, je les entends, pourquoi *mein guter Papa* ne revient pas... » Bien sûr Ritter ne répondait rien, pas un miaou, mais c'est certain qu'il écoutait. Ses oreilles, si compliquées à l'intérieur, se penchaient vers lui, toutes simples. Ses moustaches aussi l'écoutaient par la pointe comme les fils du téléphone qui ne répondait plus à *liebe Mama*. Et ses pupilles fendues pour mieux observer dans les échancrures, entre les rideaux, tout au fond des choses silencieuses. Ritter ne dormait jamais, il s'enroulait à demi et veillait sur les ombres tandis que les loups hurlaient dans la ville.